

Prison

Emmy Hennings

Traduit de l'allemand par
Sacha Zilberfarb


MONTS
MÉTALLIFÈRES

Nous sommes arrivés au portail qui ouvre sur la rue. Le fonctionnaire nous quitte, « Bonne journée! », franchit le portail ouvert, j'aperçois soudain un tronçon de rue claire et tout s'embrase en moi. Ah, le soleil! Je ne pourrai pas oublier le soleil. Le soleil me fend le cœur. Je ne pourrai pas vivre sans lui. Je me demande à quoi ressemble l'endroit où l'on m'emmène, je veux demander à l'agent s'il y a du soleil dans la prison.

Oui, mais s'il dit non?

Si seulement je ne m'étais pas retrouvée entre ces murs par une si belle journée! Il aurait pu faire un orage, un orage tout aussi bien. Mais le soleil...

Nous avons commencé à descendre des escaliers en pierre. Il fait plus frais, plus sombre. Comme tout cela est curieusement agencé! Qui a pu imaginer une chose pareille? Cette progression des prisonniers de la lumière à la nuit froide ne peut pas être le fruit du hasard. Je songe à une gigantesque glacière. Conservation en chambre froide. Garde-t-on ici sa fraîcheur?

Portes en fer grises cloutées de fer noir plus robuste encore. Quelle stabilité! Non, il n'y a plus d'issue! Une porte après l'autre. Toujours plus de portes. Et le silence derrière ces portes... Y a-t-il quelqu'un derrière? Mais un tel silence? Quand des humains sont là?... Comment peut-on être aussi silencieux? Silencieux comme dans des chapelles funéraires?

Et ce couloir qui n'en finit pas...

Je regarde l'agent de police. Des questions me brûlent les lèvres. Son visage impassible les éteint une à une.

Je vais la jouer fine; je veux penser au soleil, et aux rues, et aux... voilà... je pleure en silence.

«Eh bien quoi?» demande l'agent qui s'arrête.

«Oh, c'est trop triste. Je veux rentrer chez moi. Et puis je suis fatiguée. Ça pourrait peut-être suffire. Je voudrais rentrer chez moi.»

«Pas moyen.»

«Pourquoi?»

Au moins il accepte qu'on lui parle.

«Soyez raisonnable. Vous n'êtes plus une enfant. Des criminelles dans votre genre, on en a déjà eu.»

«Ah oui?»

«Qu'est-ce que vous croyez! Ça n'est pas si terrible. Je ne sais pas combien vous avez pris, mais vous la tirerez, votre peine. On n'en meurt pas.»

On n'en meurt pas? Est-ce qu'il essaierait de me donner du courage? Est-ce qu'il me voudrait du bien? Je veux tenter ma chance, m'arrête, pour le moment je ne ferai pas un pas de plus.

Le policier: «Quoi encore?»

«Monsieur l'agent, cher Monsieur! Dites-moi, quelle importance pour vous? Qu'avez-vous à gagner à me conduire dans cette cave? N'a-t-on rien d'autre à vous confier? Croyez-moi, ce que vous faites ne vous portera pas bonheur. Pardonnez-moi – mais être gardien de la paix, ce n'est pas un métier!»

Il m'interrompt: «Arrêtez ça tout de suite!»

Arrêter, moi, quand je commence à peine?

«Non, s'il vous plait, pourquoi ne voulez-vous pas me parler? Je ne suis ni meilleure ni pire que vous.»

Oh non, écoutez-moi ! Personne ne nous voit. Laissez-moi partir. Vous voulez bien?... Ma montre, peut-être ? Je suis prête à tout vous donner. Tout est à vous. Mes livres... Nietzsche vous intéresse, peut-être ? *La Volonté de puissance* ? Pour vous. Tout ce que vous voulez. »

« Arrêtez ça tout de suite. C'est de la tentative de corruption. Tenez-vous-le pour dit. Point final. »

Nous reprenons notre marche.

Un homme vient à notre rencontre en veste de laine bleu marine. Casquette à visière et trousseau de clés. Il siffle entre ses dents, insouciant, et moi je n'y comprends rien. Celui-là peut siffler !

L'envie me prend de siffler aussi. Mais ce serait déplacé, sans doute. J'aimerais tellement siffler, oh tellement ; mais je me domine, et je sens que je vais contre ma nature. Pendant que l'idée de siffler me trotte dans la tête, le policier remet le billet à l'homme en veste bleue, et moi avec. « Comment va ? » demande-t-il.

« Doucement. J'ai connu mieux », dit l'homme bleu. Il est bien gentil celui-là. L'agent de police nous laisse seuls.

Je me tourne vers cette nouvelle tête.

L'homme a l'air décontracté, comme s'il était à la maison. « Avez-vous déjeuné, Mademoiselle ? »

« Oh, ce que j'en sais. Déjeuner ! Je vais vous dire, moi : je veux sortir ! Et rien d'autre. »

Rire du bonhomme : « Allons, allons, calmons-nous ! » Et il ouvre la porte devant laquelle il vient de s'arrêter. « Voilà de la compagnie. »

Une pièce étroite. Une vague chose féminine accroupie sur un planche de bois, la tête enfouie dans son giron. Mains sales jointes autour de jambes repliées. Ce spectacle est si inattendu que j'en oublie instantanément l'homme en bleu. Me retournant soudain vers la porte: mur de fer, sans poignée, imprenable...

Les deux mains contre la porte, je tambourine et fulmine: «Tu vas céder? Tu vas céder?»

La fille accroupie sur la planche lève un visage malpropre, écarte de petites mèches jaunes de son front, puis laisse retomber sa tête.

Je m'assieds à côté d'elle sur le banc et la dévisage.

«Ça fait combien de temps que vous êtes là?»

«Depuis hier après-midi, dit-elle. On m'a coffrée à cinq heures pile.»

«Et vous vous laissez faire?»

Elle est très étonnée: «Que voulez-vous que je fasse? Vous aussi vous vous êtes laissé faire.»

«Oui, c'est vrai.» J'arpente en furie la cellule. «Je me laisse faire! Vous avez raison. Oui. Mais écoutez-moi bien...» je me rassois à côté d'elle. «Écoutez-moi bien, ça ne se passera pas comme ça. Nous n'avons pas le droit de nous laisser faire. Nous nous insultons nous-mêmes. Faut-il que jamais rien ne change? Toujours la même horreur? Ne m'en veuillez pas de poser toutes ces questions. Je vous en prie, ne vous fâchez pas. Parlez-moi. C'est sans doute difficile pour vous. Mais parlez. À moi vous pouvez parler. À moi vous pouvez tout dire. Je comprendrai tout. Je ferai tout mon possible. Je connais peut-être un moyen de

vous aider. Vous ne vous sentez pas effroyablement mal?»

Oh, la voir assise là, son petit sac à main râpé sur les genoux! Et voilà que, pour la première fois, elle me regarde vraiment et dit:

«C'est que, voyez-vous, c'est pas pareil pour tout le monde. La première fois j'étais comme vous, dans tous mes états. Je me débattais, bras et jambes. Ça ne m'a pas aidée... Et maintenant – mon Dieu! Je me suis habituée.»

Et elle dit ça si tranquillement. Je suis épouvantée.

«Vous croyez qu'on peut s'habituer? À être emprisonné? Mais à ce compte-là on peut aussi s'habituer – oui, pourquoi pas? – à être fouetté tous les jours. Comment peut-on s'habituer à quelque chose qu'on réproouve? Il ne faudrait jamais commencer. Et moi...»

Oh mon Dieu: n'ai-je pas déjà tout perdu? L'honneur, l'estime des autres? Je veux être respectée dans mon humanité. Ce sont les bêtes sauvages qu'on enferme. Mais les êtres humains? Qui nous a donné le droit de juger? Et puis, j'y pense: le fonctionnaire qui m'a fait écrouler – était-il offensé? Il ne l'était pas. Qui ai-je outragé? Je n'ai voulu outrager personne. Je vois défiler plaignants, juges, fonctionnaires, policiers. Aucun d'entre eux n'a été offensé, personne n'a été blessé. Comment étaient-ils, tous? Pressés: oui, c'est ça. Je me souviens très bien. Ils voulaient se débarrasser de moi le plus vite possible. Qu'est-ce qui chez moi les dérangeait? Maintenant on m'enferme. Que veut-on?

Me changer? me rendre meilleure? pire? me punir? Puis-je changer, aller contre ma nature? Dois-je apprendre à m'habituer à une nouvelle vie? À quoi rime tout cela? À quoi veut-on me forcer?

Je ne cesse de faire les cent pas. Je vois que si je ne parle pas, la fille reste prostrée, indifférente à tout. Son calme m'exaspère.

Six pas aller, six pas retour. Je me fais une promesse: à chacun je dirai: « On ne me dressera pas. »

Elle reste là, complètement abruti. Elle attend. Ce qu'elle m'énerve! Je me plante devant elle.

Elle ne lève pas la tête, garde les yeux rivés au sol. Que pense-t-elle? Elle ne pense à rien? Elle est indifférente?

Je la saisis par les épaules. Comme elle est somnolente! Je la secoue. C'est plus fort que moi.

« Réveillez-vous! Vous dormez presque. »

« Le fourgon ne vient qu'à trois heures et demie, bâille-t-elle. On l'entend passer quand il entre dans la cour. D'ici là, nous pourrions dormir. Allongez-vous, vous aussi. Soyez raisonnable. Vous n'êtes pas du tout raisonnable. »

J'ai déjà entendu ça aujourd'hui.

Serait-ce raisonnable de s'habituer à ce trou? Comment savoir si je suis raisonnable? Dans cette maison, la raison, je la jette contre le mur. Ici toute raison s'envole; la plus raisonnable raison. Et puis, qu'est-ce que c'est, au fond? On peut me battre à mort: je ne saurai jamais ce qu'est la raison.

Raison! Sagesse! Est-il raisonnable de se laisser faire sans rien dire? Quelle sorte d'être humain

dirige cette maison? Je n'ai aucune confiance. On m'a piégée. On m'a attirée dans ces lieux de la plus perfide des manières. Pourquoi avoir usé de telles ruses contre moi? Ces gens ne sont pas innocents. Ils ont mauvaise conscience. Ils ont cédé à la facilité. M'enferment et puis c'est tout.

La fille parle: «Vous montez votre histoire en épingle. Je suis là, moi aussi. Ces murs sont remplis de prisonniers. Si tout le monde se mettait à s'énerver comme ça! Beaucoup sont contents d'être là; l'hiver surtout. Il y a des gens pour qui la prison arrive comme un cadeau de Noël. Quand il fait froid, et il fait froid sur les routes, et qu'on lit sur les portes: "Chien méchant"... On n'ose pas entrer, avec le chien qui aboie. Et on l'envie, ce chien. On appelle: "Viens, Néron, viens!"... Une fois j'ai entendu quelqu'un appeler "Viens, Néron!" C'est comme ça que je le sais, et puis je me suis fait coffrer juste après. J'ai eu de la fièvre. Et quand j'ai été guérie, les autres dans la cellule m'ont demandé qui était ce Néron... Qu'est-ce que je voulais dire, déjà? Voilà que j'ai oublié...»

Quel poids soudain sur mes épaules? Qu'est-ce qui s'effondre en moi? Je saisis deux mains serrant un petit sac à main usé...

«Si seulement je vous avais rencontrée!» Nous sommes assises côte à côte, formant comme un seul corps. Elle me regarde. Oh, ces pauvres yeux qui pleurent et qui sourient.

«J'aurais aimé vous rencontrer, Mademoiselle.»

«C'est bon.»

Elle sourit.

«C'est bon maintenant. N'est-ce pas?»

«Je ne sais pas... je ne sais pas si c'est bon... Vous êtes bonne, vous... Vous êtes bonne plus que tout.»

Je suis secouée de larmes.

«Allons, calmez-vous!» Elle me caresse et dit:
«Vous avez de bien jolis cheveux...»

«Je ne peux pas oublier... Je retiens tout... me souviens de tout. Je suis infichue d'oublier la moindre chose. Pas un gendarme sur les routes... Je les connais les routes... Je marchais un jour... Je marchais en Silésie... Vous connaissez la Silésie?... C'était en automne. Des corbeaux volaient par-dessus les champs... J'aime tellement marcher... marcher à n'en plus finir... même quand il pleut, j'aime marcher... J'étais engagée dans un théâtre ambulant. Pensez-vous: un théâtre ambulant. Je pourrais vivre de ce mot: théâtre ambulant... Le théâtre ambulant, c'est tout pour moi. Quand on fait du théâtre, tout change toujours. Vous comprenez, n'est-ce pas? On peut vivre et mourir, et le lendemain on vit à nouveau, et on change. J'aime tellement vivre!... Qu'est-ce que je dis? Qui n'aime pas vivre? Savez-vous que l'on peut jouer comme on aimerait vivre? Comment vous dire? J'ai toujours joué ce que je rêvais d'être. Je jouais mon idéal... je jouais, jouais jusqu'à ce que tout me devienne vrai... Mais attention à ne pas basculer... Car ça arrive aussi. Mais j'avais de l'expérience, oui, plutôt... Nous jouions une pièce de notre invention... Non, invention n'est pas le mot. Elle est venue d'elle-même... Nous étions soudés comme les doigts de la main... Nos affaires allaient mal, très

mal. Les villages au cœur de l'été. Les classiques, ça n'attire pas les paysans... ! Vous connaissez *Roméo et Juliette*? Non? Et bien, ça n'attirait personne non plus. Je jouais le page qui veille dans le caveau sur Juliette, le cadavre de Juliette... Ce n'est pas ce que je voulais raconter. Je disais que nous étions soudés, pas vrai? Ça a commencé quand les choses ont mal tourné... cette cohésion... elle aurait pu aussi commencer plus tôt. Je voulais parler encore de cette pièce de notre invention. On improvisait. Pour deux ou trois spectateurs. Au début, ils devaient être six; car il y avait trois marks dans la caisse. Il fallait bien qu'on joue. Nous avons inventé... Certains disent "se jeter dans le bain": quand vous n'avez pas appris votre rôle et jouez sans filet. Nous avons renoncé à la pièce. Et nous sommes devenus la troupe des improvisateurs désespérés... Oh, rien n'est vrai de ce que je raconte. Je ne sais même pas pourquoi je parle; mais je me sens tellement bizarre, vous me comprenez?... Ne me quittez plus. Si vous pouviez rester près de moi... Nous allons nous entendre... Donnez-moi votre main. Nous ne nous comprendrons pas par la tête... inutile d'essayer de ce côté-là... Je tiens votre main et j'y crois. Il n'y a rien à penser. J'ai perdu ma tête. Il y a eu tant de violence aujourd'hui. On ne convainc pas les gens par la violence. Pas vrai? Que nous soyons ici ne peut pas être bien. Ils n'auraient pas pu me convaincre qu'ils me voulaient du bien. La brutalité n'a sur moi aucun pouvoir magique. Je suis devenue méfiante à l'égard de ces gens qui nous ont enfermées ici. Je m'attends

au pire ; car s'ils sont méchants, peuvent-ils l'être à moitié ? Le mal est le mal. Mais nous devons rester soudées. Nous en sommes au même point, vous et moi. Logées à la même enseigne. Et vous êtes un être humain, et je suis un être humain. Pourquoi ne devrions-nous pas nous entendre ? »

* * *

Soudain la porte de la cellule s'ouvre.

L'homme en bleu semble être resté tout le temps dehors devant la porte. Aurait-il écouté ?

Il va se passer quelque chose, me dis-je. Un changement va se produire. Je me tourne pleine d'espoir vers le geôlier. Mais il ne me veut rien et dit simplement à la fille :

« Venez ! »

Elle obéit à l'ordre, dit « adieu » sans me tendre la main. Son visage prend l'expression des choses à venir. Je ne serai pas là pour les voir...

Où peut-on la conduire ? Ce long couloir dehors... nous l'avons pris toutes les deux. Cette fille... puis moi. Nos sensations sont-elles les mêmes, semblables, différentes ?

La porte s'est refermée. Cliquetis de clés dans la serrure. Comme elles tintent, précises, à mes oreilles... Combien de temps ? Oh, ces longs échos... Je suis seule.

Ce serait bien de dormir. Ah, perdre connaissance ! Mais cette chance ne m'est pas donnée. Effondrement, mais incomplet ; conscience et

contrôle au milieu des supplices... Oh, se voir comme je me vois!...

Toujours les yeux ouverts... Être épuisée et ne pas pouvoir dormir!

Je ne veux pas penser... Je déposerai un recours contre mon arrestation dès que j'en aurai l'occasion. Mourante, je tiendrais tête à celui qui m'ôte ma liberté... Accordez la liberté de pensée... c'est dans mon esprit, dans mon sang, si profond!... Je ne comprendrai jamais. Le droit... privation de liberté... s'arroger... comment est-ce possible? Mais n'était-ce pas déjà pareil hier? Et depuis des siècles? Seulement, je n'étais pas visée...

Mais d'autres viendront après moi. Oh, avoir pu vivre si tranquille! J'ai été négligente. Je n'ai pas pris garde que des êtres humains étaient retenus prisonniers tandis que je rêvais... rêvais en liberté.

«Vous montez votre histoire en épingle», m'a dit quelqu'un. Oui. Je suis incapable de me laisser faire. Suis-je un agneau de Dieu? Mais qu'ai-je négligé? D'appréhender toutes les histoires comme si c'étaient les miennes. Votre mesure pour autrui sera aussi la vôtre...

Mes yeux partout se heurtent. Tout me serre de trop près. Il n'y a pas d'échappée. Où est le lointain? Où sont les étendues? Je m'immobilise... Je ne peux pas respirer. Qu'est-ce donc? Je le sais maintenant, le sais pour toujours: il n'y a pas d'espace, il n'y a pas de temps, il n'y a pas d'air.

Oh images, imagination! J'ai besoin d'entendre ma voix, alors je dis distinctement, très distinctement: «Le monde est une mascarade. Mais il faut

pouvoir croire... » Si maladroite que je sois, je ne crois pas! Découvrir le secret de l'illusion, est-ce commettre un impair? Ah, si j'étais myope! Mais je n'ai pas ce talent. Si j'étais rêveuse ou ivre, je ne serais pas trop mal lotie. Mais je vois tout d'un œil trop cru, trop vif, réalité, prodiges, tours de magie. Je veux être polie, ne pas y regarder de près.

Debout au milieu de ma cellule, je ferme les yeux, qui se rouvrent tout seuls. C'est tout eux, sans doute, c'est dans leur nature. Je vois devant une fenêtre cinq barreaux en fer qui semblent incorruptibles.

Mon gardien se tient derrière moi:

«Vous rêvez? On vient vous chercher.»

«Ah. Et que se passe-t-il maintenant? »
Pourquoi cette question? Suis-je à nouveau curieuse?

«Un petit tour en voiture», plaisante-t-il.

J'entends et réponds par un simple: «Bon... bon.»

S'il avait dit «vous allez être rouée vive», ou «vous allez devoir danser très longtemps, jusqu'à la fin des temps» – aurais-je été plus étonnée?

On me conduit dans une salle qui offre un spectacle bigarré. Pêle-mêle. Hommes et femmes, debout, assis, sur des charbons ardents, nerveux, pâles. Montée de fièvre rouge aux joues: filles, prises sur le fait, déconfites – z'étiez où il y a encore une demi-heure? Hommes, forfait passé dans le regard traqué. Mains crochues au souvenir d'une chose empoignée, ballant à présent avec indifférence. Quelle est cette chose qui vous colle encore? Jolie fille, cernes bleus – comment as-tu veillé?

Combien de temps? T'es-tu glissée hors d'un logis à cinq heures du matin? Escalier dévalé quatre à quatre? Au quatrième étage, pensant déjà au trottoir... Honte ou pas, c'est le boulot... Non, pas ça non plus. Tu ne supportes pas qu'on te contrôle... Des dents puissantes ont fourragé ton cou... Maintenant plus besoin de maquillage. Ta poudre? Encore dans le sac à main. Celui-là peut attendre longtemps que tu reviennes...

Des êtres, délabrés et élégants, inconnus les uns des autres, cherchent à se parler Chuchotements... «Si toutefois vous ressortez avant, passez le bonjour à Nanny, 34 Neuhauserstrasse³, au troisième étage. Qu'elle m'attende, ça peut durer longtemps, mais surtout qu'elle m'attende.» Tables mal rabotées, plus sales que propres.

Un vieux gramophone est posé là... trompette géante en fer-blanc. Qui s'est amusé à trimballer ça? Une horloge-régulateur. Des couteaux de boucher à côté... casquette à visière trouée... Six parapluies soigneusement liés en botte... Petites valises de marque Mädler, étiquettes: Hambourg, Monte-Carlo, Cherbourg... Une perruque rouge superbement frisée... Une robe de bal en tulle près d'un hachoir à viande. Le tout jeté en vrac.

Je regarde les objets sans me demander ce qu'ils signifient ni pourquoi ils sont là. Je vois un jeune gars dont on prend les mesures. Il a la mine d'un type qui se fait tirer le portrait.

3 - Rue de Munich connue dans les années 1910 pour sa prostitution de rue et ses maisons closes.

Une fille est interrogée et fichée. Elle renseigne poliment, comme à un bureau de placement. J'ai l'impression de rêver ; je n'ai aucune idée de ce que je fais là ; je suis assise sur un banc en bois et m'y trouve plutôt bien.

Certains se font confisquer leur porte-monnaie. L'argent est compté avec soin, la somme notée.

«Le compte y est ? demande le préposé. Vérifiez par vous-même.»

«Oui, le compte y est. Sans doute», fait une petit voix humble.

«À la bonne heure ! Écrivez : 1 mark et 75 pfennigs.»

Je me réjouis en silence de la minutie du fonctionnaire. L'argent est donc remisé quelque part. Tout ne part pas à vau-l'eau.

Une fille doit appuyer sa main sur une plaque empâtée de noir. Elle s'y prend de façon maladroite. Un fonctionnaire lui indique comment faire. Il pose sa main sur la table rabotée ; pas sur la plaque noire, bien sûr. Je ne le ferais pas non plus. C'est peut-être de la poix ardente qu'ils font chauffer à petit feu. J'observe avec attention, curieuse de ce qui se joue là. Pour ce que je comprends, l'important est que le pouce ne glisse pas.

La fille rit, flattée. Comme on l'entoure de soins ! Elle minaude, retrousse ses manches ; elle fait des manières comme si elle prenait une leçon de piano et ne savait pas comment placer ses doigts. Elle accapare l'attention des fonctionnaires et arbore un sourire de joie mêlée de honte.

«L'autre pouce !», dit le fonctionnaire.

La fille montre son autre main. Il manque le pouce. Cette main est un carré estropié de chair cartilagineuse. L'index a une phalange en moins. Où est-elle? Je n'ai jamais vu une main pareille.

La fille sourit à nouveau, comme si cette main était de sa fabrication. Sourit, comme si elle s'était permis une petite fantaisie. Elle sourit et se trouve elle-même un peu bête, mais qu'y faire si sa main est comme ça... Elle tourne un peu la main dans un sens puis dans l'autre.

«Bon, rien à faire», dit le fonctionnaire.

Assise à ma place, j'éclate de rire. Rire jovial et mauvais, comme quand quelqu'un perd à un jeu de société.

«Qu'est-ce qui vous prend, là-bas au fond?» lance un monsieur derrière son bureau.

«Ah oui. Pardon.»

Je me tais. J'ai honte de m'être «affichée». Je ne sais plus où tourner les yeux, car tout le monde me regarde. Il m'est pénible d'être assise toute seule, je me glisse le long du banc, aussi discrètement que possible; toujours plus à gauche. Je n'en vois pas le bout.

Un monsieur entre deux âges est assis là. Il porte un élégant chapeau de paille et un costume de tennis blanc. Je le lorgne de côté, attrapant en douce tout ce que mon œil peut atteindre. Chaussures de tennis blanches, reprises au fil d'ancre. Chapeau de paille visiblement brossé au Strobin⁴, pas bien rincé, on voit des trainées.

4 - Agent de blanchiment pour chapeaux de paille.

Dois-je lui dire qu'il ne faut jamais sécher un chapeau de paille au soleil? «Posez-le sur une serviette propre. Et si vous n'en avez pas, prenez votre taie d'oreiller. Vous pourrez en même temps vous frotter la tête avec.» J'aborde l'homme.

«Vous, là, écoutez-moi!»

Ai-je déjà prononcé cette phrase? L'homme se racle la gorge et gratte le sol du pied... Mon Dieu, je ne pensais pas à mal...

L'homme a l'air très anxieux, il tousse bruyamment, me regarde de biais, puis les fonctionnaires, comme pour attirer l'attention générale sur ma conduite importune. Oh, ce regard fixe dirigé droit devant! J'ai compris: cet homme est jaloux de sa solitude.

Soucieuse de ne pas m'imposer, je me reglisse aussitôt à l'autre bout. Lentement, sans faire de bruit; je ne veux pas me faire remarquer.

«Vous ne pouvez pas rester tranquille?» crie quelqu'un. C'est moi qu'on vise. Puis, grommelant: «On n'est pas à la patinoire ici!»

Et à ce mot de patinoire, je me demande enfin dans quelle espèce de salle je suis et ce que tout cela peut bien vouloir dire. Je vois les fonctionnaires affairés qui courent dans tous les sens en se donnant un mal de chien. Et je suis assise là et je ne sais rien.

Mais je finirai par y voir clair. Je veux tout considérer avec soin.

«H...!»

«Oui, chef», je réponds promptement.

Quelques rires fusent.

Je suis au désespoir. Pourtant je fais des efforts. Surtout ne pas craquer. Surtout ne pas pleurer.

«Approchez!»

Je me lève. On rit, mais certains sont sérieux comme la mort. Quelque part, au plus profond de moi: mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonnée.

«De l'argent sur vous? Enlevez votre montre.»

S'adonnerait-on ici au pillage? Mais je suis d'accord avec tout. Je me dépouillerai de tout, de mes reins, de moi-même; pourvu qu'il y ait ici un seul être à qui me raccrocher.

Je tire sur ma montre.

«DouceMENT. Du calme», dit un fonctionnaire, qui m'aide à défaire le fermoir de ma montre. Comme il prend soin de ma montre! Je lève les yeux... vers un visage de pierre. «Vous avez trop serré le bracelet!»

D'où vient que je ne crie pas, puisque ça crie en moi: «Aimez-moi!»

«La montre est arrêtée», grogne-t-il. «D'autres bijoux sur vous? Chaines, boucles d'oreilles, broches?»

«Rien.»

«Recomptez l'argent!»

«Je dois avoir dans les dix marks.»

«Refaites le compte! Que vous récupérez la somme exacte. Sans quoi vous allez réclamer.»

«Oh non.» Je compte. Ai-je au moins payé le chauffeur?

Voix nerveuse et sévère: «Des dettes? Chez qui avez-vous des ardoises?»

Première partie

«J'ai tout payé. Je vous jure. Vrai de vrai. Ô combien.»

«C'est bon. Terminé. Disposez!»

* * *